

L'empire de l'information et de la communication laisse-t-il une place à la transmission ?

Il est bien connu que notre société est une société d'information et de communication. Mais qu'est-ce qu'on entend par là ?

L'information est à la fois un processus et son résultat. C'est le processus par lequel, si l'on suit l'étymologie, une *forme* est introduite dans ce qui à l'origine en était dépourvu. Ainsi pourrait-on dire que le *cosmos* (« ordre » en grec) est du chaos informé. Pour qu'il y ait de la forme, il faut qu'il y ait d'abord du sans-forme, de l'informe ou de l'informel.

Au sens commun, non philosophique, l'information est une donnée (*datum*, *data* au pluriel¹) de nature linguistique et censée traduire un contenu de réel.

Quant à la communication, dont le sens, comme nous le verrons plus loin, a lui aussi considérablement changé au cours du temps, on peut la définir dans son usage le plus banal comme le passage d'une information d'un pôle émetteur à un pôle récepteur - avec retour éventuel -, et l'ensemble des moyens (techniques ou non techniques) pour effectuer ce passage.

Dans la langue commune, « communication » et « transmission » sont prises l'une pour l'autre. Ainsi, lorsque nous parlons de « courroie de transmission », nous voulons dire que de l'énergie a été communiquée d'une partie de la machine à une autre. Nous prendrons, dans cette *communication*, le terme de transmission en un sens culturel, et non technique.

La transmission est littéralement l'action d'envoyer de l'autre côté, de faire passer au-delà, de remettre. Le terme est pratiquement le doublet de ceux de « traduction » et de « tradition ».

Cette action de faire passer quelque chose à quelqu'un connaît deux modalités : ou bien la transmission se fait sans cession (ainsi transmet-on un message, un trait culturel sans en être soi-même dépossédé), ou bien la transmission se fait avec cession (ainsi transmettons-nous un bien matériel, dans ce cas celui qui le transmet s'en sépare). On voit qu'à travers ces deux modalités, deux catégories importantes sont en jeu : celle de continuité et celle de discontinuité. Un troisième cas de figure, qui synthétise les deux opposés, est possible, lorsque la transmission se fait à la fois avec cession et avec conservation (ainsi transmettons-nous une maladie).

¹. Le mot latin est couramment utilisé en anglais : voir « *sense data* », « *big data* »...

Il existe aujourd'hui un conflit, qui semble irréductible, et qui oppose la communication et la transmission, ou plutôt ce que l'on pourrait appeler la logique ou l'esprit de la communication d'une part, et la logique ou l'esprit de la transmission d'autre part. La transmission culturelle suppose une hiérarchie. D'abord elle implique la supériorité de l'ancien sur l'actuel, ce qui signifie nécessairement une survalorisation du passé aux dépens du présent. Ensuite, la hiérarchie inhérente à la transmission implique non moins nécessairement la supériorité de celui qui transmet sur celui à qui il est transmis quelque chose. Cette supériorité est d'ailleurs marquée dans les mots de la langue par des termes augmentatifs : *magister*, le « maître » en latin, et qui a donné notre « magistral », vient de *magis*, qui signifie « plus », « davantage » ; « auteur » vient lui aussi d'un mot latin où se trouve l'idée d'*augmentation*. Un auteur, en effet, est quelqu'un qui enrichit le réel.

La communication n'est pas seulement un fait que des sciences et des techniques spécialisées peuvent étudier objectivement et mesurer, mais également une idéologie qui, comme telle, exige la critique philosophique². Le terme est si envahissant que la première question que l'on doit se poser est de savoir ce qu'il *recouvre*, dans les deux nuances sémantiques que l'on voudra bien donner à ce terme : il y a du sens englobé mais également du sens dissimulé dans et derrière ce terme de « communication ».

De même que l'information se fait volontiers passer pour du savoir, voire pour de la connaissance (en ce cas, son imposture atteint son niveau maximal)³, la communication qui, au départ, étymologiquement, renvoyait au commun (on disait « commerce » au XVIIIe siècle), à l'échange, ne renvoie plus guère qu'à, ce que faute de mieux, on appellera en première analyse un réseau de diffusion de pouvoir.

Ainsi, dans l'espace informationnel et communicationnel pratiquement saturé par le GAFa (acronyme renvoyant respectivement à Google, Apple, Facebook et Amazon) chacun se sent autorisé à refourguer la mauvaise marchandise qu'il a trouvée sur les

². La plupart des sociologues et des philosophes étant désormais des auteurs d'accompagnement, les critiques radicales de l'idéologie de la communication ne sont pas si nombreuses. On citera en guise d'exception *Critique de la communication*, de Lucien Sfez (Seuil, 1988).

³. Alors qu'elle est issue, comme nous l'avons rappelé plus haut, d'une mise en forme, l'information, dans son immédiat être-là atomique ou moléculaire, est informelle, en ce sens qu'elle ne fait partie d'aucune autre structure d'ensemble que celle du système médiatique, qui est de nature idéologico-politique ou technique. Il faut qu'une pluralité d'information soit structurée dans un ensemble réflexif pour constituer, sinon un savoir, du moins une base pour le savoir. La connaissance se situe encore au-delà : elle représente une élaboration théorique du savoir accompagnée de conscience de soi. On distinguera donc avec soin une information scientifique, par exemple, un savoir scientifique et une connaissance scientifique. Chacun saisira le sens de cette progression.

réseaux que l'on continue d'appeler, contre toute vraisemblance, « sociaux ». Notre société est une société de dealers, et c'est ainsi malheureusement qu'elle se fortifie dans sa conviction démocratique.

La communication est, qu'on nous permette de cette image, couchée, alors que la transmission est debout. Alors que la communication se déploie horizontalement dans un espace immanent (aujourd'hui, c'est celui du monde de la mondialisation, qui a remplacé les limites par des murs) et dans un temps identifié au seul présent (la communication ne connaît que le contemporain), la transmission est verticale, elle vient d'en haut ou de l'arrière, c'est-à-dire de la transcendance et de l'histoire. La tradition (dont l'étymologie renvoie à l'idée de donation) est, par excellence, l'objet de la transmission. Or non seulement la communication se déploie dans un espace préalablement vidé de transmission, mais elle la supprime partout où elle subsiste. Ainsi correspond-elle littéralement à l'amnésie et à la forclusion de l'histoire⁴.

La liberté de pensée et d'opinion, l'effondrement du principe d'autorité et l'individualisme ont à la fois préparé et justifié l'empire et l'emprise de l'information et de la communication aux dépens de la transmission. La fatalité du fait démocratique, diagnostiquée par Tocqueville au début du XIXe siècle, représente la logique historique de ce passage, dont nul ne saurait regretter en conscience de nécessité.

On connaît le célèbre paradoxe de Mc Luhan : *Medium is message*. « Le médium est le message ». Le sociologue canadien l'avait énoncé, dans les années 1960, à propos de la vidéosphère, à un moment où justement l'empire de l'information et de la communication commençait à étendre son pouvoir sur l'écoumène. Il est certain que ce qui est vrai pour la télévision, Internet, Tweeter etc., à savoir que le moyen est devenu une fin, et la forme un contenu, n'est pas rétrospectivement applicable aux formes culturelles des sociétés traditionnelles. Jamais, nulle part, on ne voit la puissance d'une idole identifiée au style de l'art qui l'a peinte ou sculptée.

Le terme de communication a aujourd'hui remplacé ceux d'information et de propagande. Lorsqu'il est dit que « le gouvernement a mal communiqué », non seulement l'usage intransitif du verbe⁵ montre que l'on a renoncé au contenu au profit de la seule

⁴. Les signes de cette amnésie et de cette forclusion sont multiples. La prolifération des commémorations en est le plus manifeste. Ainsi, pour prendre une autre exemple illustratif, avon-nous tendance à ne plus admettre dans le passé historique que ce qui annonce notre présent, notre actualité. Un troisième exemple : la façon dont nous jugeons rétrospectivement le passé avec les critères et les valeurs de notre présent (comme l'esclavage qualifié de crime contre l'humanité) signifie tout bonnement que nous sommes désormais incapables de comprendre le passé.

⁵. C'est un trait caractéristique de la novlangue managériale : on communique, on gère, il n'est point besoin de préciser quoi.

forme abstraite, mais encore le caractère d'échange, d'aller et retour de la véritable communication, qui est mise en commun du *logos*, *dialogue* donc, est totalement occulté. Certes, le principe d'autorité s'est effondré, mais les mécanismes de pouvoir réduits à la manipulation du langage continuent d'exister. Lorsqu'une mesure gouvernementale ne passe pas auprès de l'opinion, l'idéologie de la communication veut que l'on a mal communiqué. Sous-entendu : la mesure elle-même doit être à l'abri d'un examen critique.

Il faut bien prendre conscience que le triomphe sans appel de l'information et de la communication sur la transmission signifie la ruine du symbolique au profit du seul imaginaire, ce que signale assez fortement l'extravagante utilisation du terme « amis » sur Facebook. Moins il y a de communication réelle, et plus on parlera de communication. On oublie volontiers que la technique sépare autant qu'elle relie. Ce n'est pas un hasard si le préfixe « télé », qui signifie « loin » en grec, entre en composition de nombreux mots techniques : télévision, télédétection, télétravail etc.

Il suffirait aussi, pour prendre la mesure de cette révolution culturelle (car le remplacement de la transmission par la communication en est une) de comparer les anciennes encyclopédies avec Wikipédia, où le pire côtoie le meilleur puisque la seule instance de contrôle émane des utilisateurs eux-mêmes. À ceux qui voudraient croire encore que, grâce aux médias de masse, jamais l'homme n'a été aussi bien et aussi mieux informé (l'un des lieux communs les mieux partagés de nos jours), on pourra, en guise d'objection, poser la simple question suivante : Est-ce que ces prétendus moyens d'information sont capables de nous rendre plus intelligible le monde dans lequel nous vivons ? Poser la question, c'est, hélas !, déjà y répondre. Bien à l'inverse, jamais sans doute dans toute l'histoire passée le monde n'a opposé à ses habitants une telle opacité. Jamais, nulle part, le monde des hommes ne leur a semblé aussi inintelligible qu'aujourd'hui. Et ce n'est pas seulement, comme on le répète à l'envi, parce que notre monde serait plus complexe que jadis. À bien des égards, à l'inverse, il l'est beaucoup moins.

L'idéologie de la transparence, du dévoilement, de la révélation⁶, de la percée du secret ne martèlerait pas avec une telle constance ses duperies et ses illusions si la réalité n'était pas recouverte par une opacité réelle, objective, de plus en plus dense et efficace. Un exemple, pris entre cent. Dans l'Antiquité, un esclave savait

⁶. Est-il nécessaire de noter que la dimension sacrée et transcendante de la révélation a été entièrement perdue avec l'information ? De nos jours, la « révélation » fait partie du jeu et de la tactique des médias de masse, cette thématique les légitime dans leur apparent travail d'information.

évidemment qu'il était un esclave et un maître savait évidemment qu'il était un maître. Dans l'Ancien Régime, un manant connaissait évidemment sa condition de manant, et il savait évidemment ce qu'était la condition du seigneur. Aujourd'hui, contre toute vraisemblance sociologique, l'immense majorité de la population américaine dit appartenir à la classe moyenne.

L'idéologie de la communication ne peut admettre les idées de réserve et de secret, inhérentes à la transmission. La transmission, en effet, suppose que tout n'est pas transmissible, qu'il y a des choses qui ne seront pas dites, jamais dites, car ce sont précisément les plus importantes, les plus sacrées. Il n'y a pas de transmission sans sacré, c'est-à-dire sans réalités supposées rester indemnes, sans dommage, intouchables. La communication est, à l'inverse, une *profanation* du monde -, il n'y a plus de sacré pour elle, et c'est pourquoi elle se déploie à l'horizon de la mort de Dieu⁷.

La visibilité est pour l'idéologie de la communication un impératif catégorique car l'invisible, le secret, et plus encore le mystère bloquent l'échange de marchandise et d'argent. S'il y a tant d'images aujourd'hui, ce n'est, en effet, pas par amour pour elles, mais parce qu'elles sont les seuls moyens de transformer en capital et en marchandises des réalités qui autrement continueraient d'échapper à la sphère économique. C'est la raison pour laquelle la prostitution et la pornographie, au-delà de leur sens étroit et de leur spécialité, constituent pour une bonne part la *vérité* de notre monde.

La transmission suppose un transmetteur. Que celui-ci soit réel, comme un parent, un maître d'école, ou imaginaire, comme un dieu, un ancêtre mythique, elle était toujours incarnée par une haute autorité. La transcendance du contenu transmis témoignait pour celle de son transmetteur.

A l'inverse, le contenu purement immanent de l'information et de la communication n'a pas besoin d'une autorité. Une source lui suffit. Et dans un espace formellement démocratisé, n'importe quel point, à la limite, peut être une source.

Dans la logique de la transmission, la liberté doit faire le détour de l'Autre, de l'hétéronomie. C'est ce que signifie, étymologiquement encore, l'éducation - *educere*, en latin, c'est littéralement le fait de conduire à l'extérieur, sous-entendu : de soi. Dans la logique de la communication, en revanche, l'autonomie est posée comme à la fois

⁷. Une mort que ne remet certainement pas en question la prétendue « renaissance » du religieux comme le montrent assez, jusqu'à la caricature, les exhibitions et mascarades, des pentecôtistes aux islamistes, en totale rivalité mimétique avec la vidéosphère profane qu'ils abhorrent, mais dont ils sont partie intégrante et dont ils savent se servir par ailleurs très efficacement. Mahomet, qui appartenait à une société connaissant l'écriture, ne savait pas écrire. Les fous d'Allah, aujourd'hui, manient la caméra et l'ordinateur aussi sûrement que la kalachnikov.

première et absolue. De ce fait, l'idée hégélienne de bonne aliénation comme mise à l'écart de soi, étrangeté à la fois violente, nécessaire et féconde par rapport à soi-même, devient pratiquement incompréhensible. Cet effacement du grand Autre de la transmission au profit du petit autre de la communication, d'un autre si petit, c'est-à-dire si semblable à soi qu'il n'est plus d'ailleurs qu'une image en miroir de soi, fait que l'Autre prendra une autre figure, celle de l'Inconscient, lequel, à la différence du premier, n'est pas connu et n'a pas de nom.

On commettrait une erreur importante si l'on croyait que les théories complotistes et négationnistes qui prolifèrent sur Internet sont des excroissances regrettables, des anomalies heureusement exceptionnelles dans un espace massivement fait pour la connaissance et la distraction. En réalité, ce que ces théories nous montrent (elles restaient somme toute confidentielles tant qu'elles étaient cantonnées dans la librairie), c'est que la communication est également et toujours un échange des inconscients. Dans la transmission, le maître peut être dit sans inconscient puisqu'il l'incarne. Dans la communication, l'inconscient est à nu, quoique non su. S'il est soupçonné, il sera l'objet d'un efficace déni.

L'objet de la transmission échappait au temps humain et donnait l'image d'une sorte d'éternité. C'est cela que signifiait l'*immémorial*, ce dont la mémoire devait absolument se souvenir, et qui de ce fait échappe à la mémoire du temps, identifiée à l'oubli. L'immémorial correspondait contradictoirement à l'impossibilité du souvenir et à sa nécessité absolue.

Sous le régime tyrannique de l'urgence et de l'actualité, l'immémorial n'a plus de raison d'être. Le programme de l'information est celui de l'obsolescence programmée. Loi de Gresham transposée : comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, la dernière nouvelle chasse la précédente. Régime de mémoire allégée : il ne s'agit pas de savoir, ni encore moins de connaître, il suffit d'être « au courant », c'est-à-dire d'avoir été contacté. Pareillement, sur Facebook, les « amis » ne sont que des contacts. Déjà nous voyons autour de nous s'enclencher un vaste mouvement de dépatrimonialisation, dont nous n'apercevons encore que quelques signes sporadiques, mais qui, n'en doutons pas, finira par balayer les dernières traces de l'antique culture⁸.

⁸. Contrairement à ce que pourrait suggérer le terme illusoire de « sanctuarisation », les sites protégés inscrits au Patrimoine mondial de l'humanité de l'Unesco sont en train d'être abîmés par l'afflux touristique et le dérèglement climatique. Quant à l'institution muséale, elle n'a pas tout l'avenir devant elle.

La transmission était de l'ordre de l'événement (que l'on songe au cas paradigmatique de la révélation prophétique). Le temps de la communication est celui d'un présent indéfiniment continué, d'une réitérabilité indéfinie - d'où, par contrecoup, le culte éperdu de la nouveauté, qui seul peut nous faire croire qu'il y a encore un avenir, et pas seulement un futur.

Avec la communication, il n'y a plus de modèle, il n'y a plus que des exemples. Les valeurs d'authenticité et d'originalité, propres à satisfaire le narcissisme informationnel, remplacent celle de fidélité.

Qu'elle vienne d'en haut, ou du passé, la transmission se déployait dans la dimension de la *profondeur*. L'information et la communication n'ont cure de la profondeur, en quelque sens que l'on prenne le mot. C'est d'extension, d'étalement qu'elles ont besoin. Alors que la transmission fondait et refondait, la communication produit et reproduit. Elle est incapable d'autre chose.

Ce que Hegel, dans ses cours d'esthétique, appelait « la prose du monde » correspond à l'oubli de la totalité au profit de la petite tâche parcellaire, du petit monde et des occupations mesquines. C'est cette prose du monde que nous donne à voir (mais certainement pas à comprendre) l'empire de l'information et de la communication.

Nous avons donc affaire, avec l'information et la communication d'un côté, et avec la transmission de l'autre, à deux mécanismes et à deux logiques contraires et mutuellement exclusifs. La victoire de l'un(e) correspond à la défaite de l'autre. Regardons ce qui est en train d'advenir à la vie. Elle était transmise ; à présent, avec les biotechnologies, elle est communiquée (ce n'est pas un hasard si le vocabulaire de l'information a pénétré la génétique). La fécondation *in vitro* et l'implantation de l'embryon sont des communications.

En jeu : rien de moins que la culture.

Au début du siècle dernier, Charles Péguy écrivait un texte intitulé « Pour la rentrée », à l'occasion de la rentrée des classes, et dans lequel on pouvait lire ces lignes prémonitoires : « Les crises de l'enseignement ne sont pas des crises de l'enseignement : elles sont des crises de la vie (...), quand une société ne peut pas enseigner, c'est qu'elle ne peut pas s'enseigner, c'est qu'elle a honte, c'est qu'elle a peur de s'enseigner elle-même (...). Une société qui ne s'enseigne pas est une société qui ne s'aime pas ; et c'est précisément le cas de la société moderne »⁹. Nous y sommes, à cette différence près qui est de taille : notre société n'a pas honte, car il n'y a rien à quoi elle puisse se comparer, sinon au passé qu'elle méprise et préfère oublier.

⁹. Charles Péguy, « Pour la rentrée », *Cahiers de la quinzaine*, 11 octobre 1904, in *Œuvres en prose complètes I*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1987, p. 1390.

Il ne peut y avoir entre la logique et l'esprit de la communication d'une part, et la logique et l'esprit de la transmission d'autre part, aucune synthèse, aucun compromis. Mais comme il n'est pas davantage possible d'échapper à notre monde que d'échapper au langage, la seule attitude qui nous soit laissée, à condition que nous continuions à vivre dans un espace formellement démocratique, est celle de la critique et de la réserve. Il y va de la culture elle-même, avons-nous dit. Ni les sciences, ni les techniques, ni l'économie - les trois forces qui dirigent notre monde -, n'ont plus besoin du passé, sans lequel pourtant elles n'existeraient pas. Du passé, en effet, la modernité a fait table rase, et d'une manière que n'avait pas prévue l'auteur de *L'Internationale*. Or, le passé, c'est le temps de la culture. On comprend, dès lors, l'ardente nécessité qu'il y a à défendre et à illustrer toutes ces disciplines qui ont rapport au passé, et que l'idéologie et les forces de l'information et de la communication tendent à éliminer - nous voulons parler de l'histoire, de la littérature, de l'art, de la philosophie, et de la psychanalyse¹⁰. Non seulement parce que ces disciplines ont quelque chose à nous transmettre, mais, plus profondément encore, parce qu'elles sont appuyées sur l'idée même de transmission, que sans cette idée elles perdent tout sens. On ne saurait concevoir de culture sans elles, et encore moins contre elles. Rappelons pour terminer par quel mot on désigne l'absence de culture : cela s'appelle « barbarie ».

Christian Godin, maître de conférences de philosophie à l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand.

¹⁰. Il y aurait la religion, bien sûr, mais elle n'est pas une où il met discipline » au sens intellectuel.